

Guillaume Musso

Sept ans après...

roman



1

Pelotonnée sous sa couette, Camille observait du fond de son lit le merle posé sur le rebord de la fenêtre. Le vent d'automne bruissait à travers la vitre, le soleil jouait entre les feuillages, projetant ses reflets mordorés sur les parois de la verrière. S'il avait plu toute la nuit, le ciel brillait à présent d'un bleu limpide qui annonçait une belle journée d'octobre.

Couché au pied du lit, un golden retriever à poil crème leva la tête en pointant le bout de sa truffe.

– Viens, mon Buck, viens, mon beau ! l'invita Camille en tapotant son oreiller.

Le chien ne se le fit pas répéter. D'un bond, il rejoignit sa maîtresse pour recevoir son lot de câlineries matinales. L'adolescente le cajola, caressant la tête ronde et les oreilles tombantes de l'animal avant de se faire violence :

Secoue-toi, ma vieille !

Elle s'extirpa à regret des profondeurs tièdes de son lit. En deux temps, trois mouvements, elle enfila un survêtement, chaussa ses baskets, noua en un chignon lâche ses cheveux blonds.

– Allez, Buck, bouge-toi, mon gros, on va courir ! lança-t-elle en s'engageant à toute allure dans l'escalier qui menait au salon.

Organisés autour d'un vaste atrium, les trois étages de la maison baignaient dans la lumière naturelle. L'élégante

townhouse en pierre brune appartenait à la famille Larabee depuis trois générations.

C'était un triplex à l'intérieur moderne et dépouillé, aux pièces largement ouvertes, aux murs ornés de peintures des années 1920 signées Marc Chagall, Tamara de Lempicka et Georges Braque. Malgré les toiles, le côté minimaliste de la décoration rappelait davantage les résidences de Soho et de TriBeCa que celles du très conservateur Upper East Side.

– Papa ? Tu es là ? demanda Camille en arrivant dans la cuisine.

Elle se servit un verre d'eau fraîche en regardant autour d'elle. Son père avait déjà pris son petit déjeuner. Sur le comptoir laqué, une tasse à moitié vide et un reste de bagel voisinaient avec le *Wall Street Journal*, que Sebastian Larabee feuilletait chaque matin en buvant son café, et un exemplaire du *Strad*¹.

En tendant l'oreille, Camille perçut le bruit de la douche à l'étage. Apparemment, son père était encore dans la salle de bains.

– Hé !

Elle donna une petite tape à Buck et claqua la porte du réfrigérateur pour empêcher son chien d'attraper les restes d'un poulet rôti.

– Tu mangeras plus tard, espèce de goinfre !

Écouteurs sur les oreilles, elle sortit de la maison et remonta la rue à petites foulées.

La demeure des Larabee était située entre Madison et Park Avenue, à hauteur de la 74^e, dans une jolie traverse bordée d'arbres. Malgré l'heure matinale, le quartier était déjà animé. Les taxis et les limousines défilaient

1. Magazine spécialisé dans l'actualité des instruments à cordes.

devant les hôtels particuliers et les immeubles chics. Sanglés dans leurs uniformes, les concierges redoublaient de zèle dans un ballet étourdissant, hélant les *yellow cabs*, ouvrant les portières, chargeant les bagages dans les coffres.

Camille rejoignit la 5^e Avenue en trotinant et remonta Millionaire's Mile, l'allée des milliardaires qui, le long de Central Park, voyait se succéder les plus prestigieux musées de la ville : le Met, le Guggenheim, la Neue Galerie...

– Allez, mon beau, l'effort avant le réconfort ! lança-t-elle à Buck en accélérant sa course pour s'engager sur la piste de jogging.

Dès qu'il fut certain que sa fille avait quitté la maison, Sebastian Larabee sortit de la salle de bains. Il pénétra dans la chambre de Camille pour son inspection hebdomadaire. Il l'avait mise en place lorsque sa fille était entrée dans la préadolescence.

Œil sombre et sourcils froncés, il avait sa tête des mauvais jours car, depuis plusieurs semaines, il sentait Camille plus secrète, moins concernée par ses études et la pratique du violon.

Sebastian balaya la pièce du regard : une vaste chambre d'adolescente aux tonalités pastel dont se dégageait une atmosphère apaisante et poétique. Aux fenêtres, des rideaux vaporeux scintillaient sous les rayons du soleil. Sur le grand lit, des oreillers colorés et une couette roulée en boule. Machinalement, Sebastian repoussa la couette et s'assit sur le matelas.

Il s'empara du Smartphone qui traînait sur la table de nuit. Sans états d'âme, il entra les quatre chiffres du code secret qu'il avait saisi à la dérobée, un jour où sa fille téléphonait devant lui sans se méfier. L'appareil

se débloqua. Sebastian sentit une poussée d'adrénaline l'envahir.

Chaque fois qu'il s'aventurait dans la vie intime de Camille, il appréhendait ce qu'il pourrait découvrir.

Rien à ce jour et pourtant il continuait...

Il scruta les derniers appels passés et reçus. Il connaissait tous les numéros : ceux des copines du lycée St. Jean Baptiste, de sa professeure de violon, de sa partenaire de tennis...

Pas de garçon. Pas d'intrus. Pas de menace. Soulagement !

Il fit défiler les photos récemment enregistrées. Rien de bien méchant. Des clichés pris lors de la fête d'anniversaire de la petite McKenzie, la fille du maire, avec qui Camille allait à l'école. Pour ne rien laisser au hasard, il zooma sur les bouteilles pour s'assurer qu'elles ne contenaient pas d'alcool. C'était du Coca et des jus de fruits.

Il poursuivit ses investigations par l'étude des mails, des SMS, ainsi que par l'historique de la navigation Web et de la messagerie instantanée. Là encore, tous les contacts étaient bien identifiés et le contenu des conversations ne portait pas à conséquence.

Son angoisse descendit d'un cran.

Il reposa le téléphone, puis examina les objets et les papiers posés sur le bureau. Un ordinateur portable était bien en vue, mais Sebastian s'en désintéressa.

Six mois auparavant, il avait installé un *keylogger* sur l'ordinateur de sa fille. Un logiciel espion qui lui permettait de recevoir un compte rendu exhaustif des sites fréquentés par Camille, ainsi qu'une retranscription de ses courriers électroniques et de ses conversations en « tchat ». Bien entendu, personne n'était au courant de cette démarche. Les bons esprits le condamneraient à coup sûr, le faisant passer pour un père abusif. Mais Sebastian n'en avait cure. Son rôle de père était d'anti-

ciper et d'éloigner les dangers potentiels que pouvait courir sa fille. Et dans ce cas-là, la fin justifiait les moyens.

Craignant un retour précipité de Camille, il jeta un coup d'œil par la fenêtre avant de reprendre ses recherches. Il contourna la tête de lit qui servait de séparation entre la chambre et le dressing. Là, il ouvrit méthodiquement les placards, souleva chaque pile de vêtements, fit la moue devant le mannequin de bois sur lequel reposait une robe bustier qu'il trouva beaucoup trop glamour pour une gamine de son âge.

Il fit glisser la porte du placard à chaussures et découvrit une nouvelle paire : des Stuart Weitzman en cuir verni à talons hauts. Il regarda avec inquiétude les escarpins, symbole douloureux pour lui de la volonté de sa fille de s'extirper trop tôt de sa chrysalide.

En colère, il les reposa sur la planchette, avant de remarquer un élégant sac de shopping rose et noir, orné du logo d'une célèbre enseigne de lingerie. Il l'ouvrit avec appréhension et découvrit un ensemble en satin composé d'un soutien-gorge à balconnet et d'une culotte en dentelle.

Cette fois, c'en est trop ! fulmina-t-il en balançant le sac au fond du placard. Dans un mouvement d'humeur, il claqua la porte de la penderie, prêt à rejoindre Camille pour lui dire son fait. Puis, sans trop savoir pourquoi, il poussa la porte de la salle de bains. En passant au crible le contenu de la trousse de toilette, il en extirpa une plaquette de comprimés. Une série de numéros indiquait l'ordre de prise de chaque cachet. Une des deux rangées de capsules était déjà entamée. Sebastian sentit ses mains trembler. Sa colère se changea en panique au fur et à mesure que l'évidence s'imposait à lui : sa fille de quinze ans prenait la pilule.

– Allez, mon Buck, on rentre à la maison !

Après deux tours de piste, le golden retriever commençait à tirer la langue. Il mourait d'envie de s'ébrouer dans l'immense plan d'eau qui se trouvait derrière le grillage. Camille accéléra et termina au sprint ses dernières foulées. Trois matins par semaine, pour garder la forme, elle venait courir ici, au cœur de Central Park, sur la boucle de deux kilomètres et demi qui longeait le Reservoir.

Une fois le parcours terminé, elle reprit son souffle, les mains sur les hanches, puis repartit vers Madison en se frayant un chemin au milieu des cyclistes, des rollers et des poussettes.

– Y a quelqu'un ? demanda-t-elle en ouvrant la porte de la maison.

Sans attendre la réponse, elle monta les marches trois par trois pour regagner sa chambre.

Faut que je me grouille ou je vais être en retard ! pesta-t-elle en passant sous la douche. Après s'être savonnée, séchée et parfumée, elle s'arrêta devant son dressing pour choisir une tenue.

Le moment le plus important de la journée...

Son lycée, le St. Jean Baptiste High School, était un établissement catholique pour filles. Une école d'élite accueillant la jeunesse dorée new-yorkaise. Une institution régie par des règles strictes qui imposaient le port

d'un uniforme : jupe plissée, blazer à écusson, chemise blanche, serre-tête.

Une rigueur chic et austère qui autorisait heureusement le choix de quelques accessoires plus audacieux. Camille noua autour de son cou une cravate lavallière, appliqua avec son doigt un soupçon de rouge couleur framboise sur ses lèvres.

Elle peaufina son allure d'écolière *preppy* en empoignant le *it bag* rose vif qu'elle avait reçu pour son anniversaire.

– Bonjour, papa ! lança-t-elle en s'asseyant autour de l'îlot central de la cuisine.

Son père ne répondit pas. Camille le détailla. Il avait de l'allure dans son costume sombre coupé à l'italienne. C'était elle d'ailleurs qui lui avait conseillé ce modèle : une veste aux épaules basses et à la taille cintrée qui tombait impeccablement. L'air soucieux, les yeux dans le vague, il se tenait immobile devant la baie vitrée.

– Ça va ? s'inquiéta Camille. Tu veux que je te prépare un autre café ?

– Non.

– Tant pis... conclut-elle d'un ton léger.

Une bonne odeur de toasts grillés flottait dans la pièce. L'adolescente se servit un verre de jus d'orange, déplaça sa serviette d'où tomba... sa plaquette de pilules.

– Tu... tu peux m'expliquer ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

– C'est à toi de m'expliquer ! gronda son père.

– Tu as fouillé dans mes affaires ! s'indigna-t-elle.

– Ne change pas de sujet, tu veux bien ! Que fait ce contraceptif dans ta trousse de toilette ?

– Ça, c'est ma vie privée ! protesta-t-elle.

– On n'a pas de vie privée à quinze ans.

– Tu n'as pas le droit de m'espionner !

Sebastian s'avança vers elle en pointant un index menaçant.

– Je suis ton père : j'ai tous les droits !

– Mais lâche-moi un peu ! Tu contrôles tout : mes amis, mes sorties, mon courrier, les films que je vais voir, les livres que je lis...

– Écoute, je t'élève seul depuis sept ans et...

– Parce que tu l'as bien voulu !

Excédé, il abattit son poing sur la table.

– Réponds à ma question : tu couches avec qui ?

– Ça ne te regarde pas ! Je n'ai pas à te demander l'autorisation ! Ce n'est pas ta vie ! Je ne suis plus une enfant !

– Tu es trop jeune pour avoir des relations sexuelles. C'est de l'inconscience ! Qu'est-ce que tu cherches ? À saborder ta vie à quelques jours seulement du concours Tchaïkovski ?

– J'en ai marre du violon ! Et d'ailleurs, j'en ai marre de ce concours ! Je ne m'y présenterai jamais ! Voilà, c'est tout ce que tu as gagné.

– Ben voyons ! C'est tellement plus facile ! En ce moment, tu devrais jouer dix heures par jour pour avoir une petite chance de briller. Au lieu de quoi, tu t'achètes de la lingerie de bimbo et des chaussures qui doivent coûter l'équivalent du PIB du Burundi.

– Arrête de me harceler ! cria-t-elle.

– Et toi, arrête de te fringuer comme une pute ! On dirait... on dirait ta mère ! hurla-t-il en perdant complètement son calme.

Stupéfaite par la violence du propos, elle contre-attaqua :

– Tu es un sale malade !

Ce fut le mot de trop. Hors de lui, il leva le bras et lui assena une gifle magistrale qui la déséquilibra. Le tabouret sur lequel elle s'appuyait vacilla et tomba sur le sol.

Sidérée, Camille se releva et se tint quelques instants immobile, encore sonnée par ce qui venait de se passer. Reprenant ses esprits, elle attrapa son sac, bien décidée à ne pas rester une seconde de plus en présence de son père. Sebastian essaya de la retenir, mais elle le repoussa et sortit de la maison sans même refermer la porte derrière elle.

Le coupé aux vitres teintées s'engagea sur Lexington et rejoignit la 73^e Rue. Sebastian baissa son pare-soleil pour éviter l'éblouissement. Il faisait particulièrement beau en cet automne 2012. Encore sous le choc de son altercation avec Camille, il se sentait désemparé. C'était la première fois qu'il levait la main sur elle. Conscient de l'humiliation qu'elle avait dû éprouver, il regrettait profondément cette gifle, mais la violence de son geste était proportionnelle à sa déception.

Le fait que sa fille puisse avoir une vie sexuelle l'anéantissait. C'était trop tôt ! Cela remettait en question les projets précis qu'il avait pour elle. Le violon, les études, les différentes professions à envisager : tout était planifié, réglé comme du papier à musique, il ne pouvait y avoir de place pour autre chose...

Cherchant à s'apaiser, il inspira profondément et regarda à travers la vitre, trouvant du réconfort dans le spectacle de l'automne. En cette matinée venteuse, les trottoirs de l'Upper East Side étaient tapissés de feuilles aux couleurs flamboyantes. Sebastian était attaché à ce quartier aristocratique et intemporel qui abritait la haute société new-yorkaise. Dans cette enclave au confort feutré, tout était sobre et rassurant. Une bulle préservée du tumulte et de l'agitation.

Il déboucha sur la 5^e Avenue et descendit vers le sud en longeant Central Park tout en continuant ses ruminations.

Sans doute était-il un peu possessif, mais n'était-ce pas une façon – certes maladroite – d'exprimer son amour à sa fille ? Peut-être pourrait-il essayer de trouver un juste équilibre entre son devoir de la protéger et le désir d'autonomie qu'elle manifestait ? Pendant quelques secondes, il voulut croire que les choses étaient simples et qu'il allait changer. Puis il repensa à la plaquette de pilules et toutes ses bonnes résolutions s'évanouirent.

Depuis son divorce, il avait élevé Camille seul. Il était fier de lui avoir donné tout ce dont elle avait eu besoin : de l'amour, de l'attention, une éducation. Il avait porté sur elle un regard prévenant et valorisant. Toujours présent, il prenait son rôle très au sérieux, s'investissant quotidiennement, depuis le suivi des devoirs jusqu'aux cours de violon en passant par les leçons d'équitation.

Il avait sûrement raté des choses, commis des maladresses, mais il avait fait de son mieux. Dans cette époque déliquescence, il avait surtout essayé de lui transmettre des valeurs. Il l'avait préservée des mauvaises fréquentations, du mépris, du cynisme et de la médiocrité. Pendant des années, leur relation avait été forte et complice. Camille lui racontait tout, lui demandait souvent son avis et tenait compte de ses conseils. Elle était la fierté de sa vie : une adolescente intelligente, subtile et travailleuse qui brillait à l'école et qui était peut-être à l'aube d'une grande carrière de violoniste. Pourtant, depuis quelques mois, les disputes se multipliaient et il devait bien admettre qu'il se sentait de plus en plus démuné pour l'accompagner dans cette traversée périlleuse qui menait des rivages de l'enfance vers les berges de l'âge adulte.

Un taxi le klaxonna pour lui signifier que le feu était passé au vert. Sebastian poussa un long soupir. Il ne

comprenait plus les gens, il ne comprenait plus les jeunes, il ne comprenait plus son époque. Tout le désespérait et l'effrayait. Le monde dansait au bord du gouffre, le danger était partout.

Certes, il fallait vivre avec son temps, faire face, ne pas baisser les bras, mais personne ne croyait plus en rien. Les repères se brouillaient, les idéaux avaient disparu. Crise économique, crise écologique, crise sociale. Le système était à l'agonie et ses acteurs avaient rendu les armes : les politiciens, les parents, les enseignants.

Ce qu'il se passait avec Camille remettait en cause tous ses principes et ne faisait qu'aggraver son anxiété naturelle.

Sebastian s'était replié sur lui-même, se créant un monde à sa mesure. Désormais, il quittait rarement son quartier et encore moins Manhattan.

Luthier célèbre aimant la solitude, il s'enfermait de plus en plus souvent dans son atelier. Pendant des jours entiers, avec la musique pour seule compagne, il façonnait et ciselait ses instruments, modelant leur timbre et leur sonorité pour en faire des pièces uniques dont il tirait une grande fierté. Son atelier de lutherie était représenté en Europe et en Asie, mais lui n'y mettait jamais les pieds. Quant à ses fréquentations, elles se limitaient à un petit cercle de connaissances, essentiellement des gens évoluant dans le milieu de la musique classique, ou des descendants des familles bourgeoises vivant dans l'Upper East Side depuis plusieurs décennies.

Sebastian regarda sa montre et accéléra. Au niveau de Grand Army Plaza, il dépassa la façade gris clair de l'ancien hôtel Savoy et slaloma entre les voitures et les calèches à touristes pour rejoindre le Carnegie Hall. Il se gara dans le parking souterrain en face de la mythique

salle de concert et prit l'ascenseur pour rejoindre la lutherie.

L'entreprise *Larabee & Son* avait été fondée par son grand-père, Andrew Larabee, à la fin des années 1920. Au fil du temps, la modeste échoppe des débuts avait acquis une réputation internationale, pour devenir une adresse incontournable dans le domaine de la fabrication et de la restauration des instruments anciens.

Dès qu'il entra dans l'atelier, Sebastian se détendit. Ici, tout n'était que quiétude et apaisement. Le temps semblait arrêté. Les odeurs agréables d'érable, de saule et d'épicéa se mêlaient à celles, plus entêtantes, du vernis et des solvants.

Il aimait l'atmosphère particulière de cet artisanat d'un autre temps. Au XVIII^e siècle, l'école de Crémone avait porté l'art de la lutherie au sommet de sa perfection. Depuis cette époque, les techniques n'avaient guère évolué. Dans un monde en perpétuelle mutation, cette stabilité avait quelque chose de rassurant.

Derrière leurs établis, luthiers et apprentis travaillaient sur différents instruments. Sebastian salua Joseph, son chef d'atelier, qui ajustait les chevilles d'un alto.

– Les gens de Farasio ont appelé à propos du Bergonzi. La vente a été avancée de deux jours, expliqua-t-il en époussetant les copeaux qui s'accrochaient à son tablier de cuir.

– Ils exagèrent ! Ça va être difficile pour nous de tenir les délais, s'inquiéta Sebastian.

– À ce propos, ils aimeraient avoir ton certificat d'authenticité dans la journée. Tu penses que c'est possible ?

Sebastian n'était pas seulement un luthier de talent, il était également un expert reconnu.

Il fit une moue résignée. Cette vente était la plus importante de l'année. Impensable d'y renoncer.

– Il faut que je complète mes notes et que je rédige mon rapport, mais, si je m’y mets tout de suite, ils l’auront avant ce soir.

– D’accord. Je les préviens.

Sebastian se rendit dans la grande salle de réception aux murs tendus de velours pourpre. Accrochés au plafond, une cinquantaine de violons et d’altos donnaient à la salle sa singularité. Bénéficiant d’une excellente acoustique, elle avait accueilli des interprètes illustres venus du monde entier pour acheter ou faire réparer leur instrument.

Sebastian s’installa à sa table de travail et chaussa de fines lunettes avant de s’emparer de la pièce qu’il devait expertiser. C’était un objet assez rare : il avait appartenu à Carlo Bergonzi, le plus doué des élèves de Stradivari. Datant de 1720, il était étonnamment bien conservé et la célèbre maison d’enchères Farasio était décidée à en tirer plus de 1 million de dollars, lors de sa prochaine grande vente d’automne.

Spécialiste mondialement réputé, Sebastian ne pouvait se permettre la moindre erreur d’appréciation sur un événement de cette ampleur. À la manière d’un œnologue ou d’un parfumeur, il avait en mémoire des milliers de caractéristiques sur chaque école de lutherie : Crémone, Venise, Milan, Paris, Mirecourt... Mais, malgré toute cette expérience, il restait difficile de certifier avec exactitude l’authenticité d’une pièce et, à chaque expertise, Sebastian jouait sa réputation.

Avec précaution, il coinça l’instrument entre sa clavicle et son menton, leva son archet et entama les premières mesures d’une *partita* de Bach. La sonorité était exceptionnelle. Du moins jusqu’à ce qu’une des cordes casse subitement et, tel un élastique, vienne le

gifler. Médusé, il reposa l'instrument. Toute sa nervosité et toute sa tension s'étaient ressenties dans son jeu ! Impossible de se concentrer. L'incident de la matinée polluait son esprit. Les reproches de Camille résonnaient et s'amplifiaient en lui. Il devait bien admettre qu'il y avait une part de vérité dans ce qu'elle lui avait dit. Cette fois, il était allé trop loin. Terrifié à l'idée de la perdre, il savait qu'il devait renouer le dialogue au plus vite, mais il se doutait que ce ne serait pas aisé. Il regarda sa montre, puis sortit son téléphone mobile. Les cours n'avaient pas encore commencé, avec un peu de chance... Il essaya de la joindre, mais tomba directement sur son répondeur.

Inutile de rêver...

À présent, il était convaincu que la stratégie frontale était vouée à l'échec. Il fallait qu'il lâche la bride, du moins en apparence. Et pour ça, il avait besoin d'un allié. Quelqu'un qui lui permettrait de regagner la confiance de Camille. Lorsqu'il aurait restauré cette complicité, il s'arrangerait pour éclaircir l'affaire et ramener sa fille à la raison. Mais à qui demander de l'aide ?

Mentalement, il passa en revue les différentes options. Des amis ? Il avait bien des « relations », mais personne de suffisamment proche et fiable pour aborder un problème aussi intime. Son père était décédé l'année dernière ; quant à sa mère, ce n'était pas vraiment un modèle de progressisme. Sa compagne, Natalia ? Elle était en déplacement à Los Angeles avec le *New York City Ballet*.

Restait Nikki, la mère de Camille...

Nikki...

Non, ce n'était pas sérieux. Ils ne s'étaient plus adressé la parole depuis sept ans. Et puis, plutôt crever que de demander de l'aide à Nikki Nikovski !

En y réfléchissant bien, il était même possible que ce soit elle qui ait laissé Camille prendre la pilule ! Ça lui ressemblait bien, après tout... Nikki était une adepte de la libération des mœurs et de tous ces préceptes prétendument progressistes : laisser les enfants s'émanciper, leur faire une confiance aveugle, refuser de les sanctionner, bannir toute autorité, prôner une tolérance à tout crin, voire une liberté absolue aussi inconsciente que naïve.

Il considéra la chose un instant. Était-il possible que Camille ait demandé conseil à sa mère plutôt qu'à lui ? Même pour un sujet aussi intime que la contraception, cela lui parut peu probable. D'abord, parce que Nikki et sa fille se voyaient peu, ensuite, parce que Nikki – volontairement ou non – était toujours restée en dehors de l'éducation de Camille.

Chaque fois qu'il repensait à son ex-femme, Sebastian éprouvait un mélange d'aigreur et de colère. Mais une colère dirigée contre lui-même, tant l'échec de leur relation paraissait programmé. Ce mariage avait été la plus grande erreur de sa vie. Il y avait perdu ses illusions, sa sérénité et sa joie de vivre.

Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, jamais dû se plaire. Ils n'avaient en commun ni l'origine sociale, ni l'éducation, ni même la religion. Leurs tempéraments, leurs caractères étaient aux antipodes. Et pourtant, ils s'étaient aimés !

Débarquée à Manhattan de son New Jersey natal, Nikki avait débuté une carrière de mannequin en rêvant de rôles dramatiques et de comédies musicales à Broadway. Elle vivait au jour le jour, dans l'insouciance et la désinvolture.

Vive d'esprit, extravertie et passionnée, elle savait être attachante et jouer de ses charmes pour arriver à ses fins. Mais elle vivait dans l'excès, droguée aux sentiments et aux effusions. Victime d'un besoin compulsif d'exister à travers le regard des hommes, elle jouait sans cesse avec le feu, prête à aller très loin pour se rassurer sur son pouvoir de séduction.

L'exact opposé de Sebastian.

Discret et réservé, il était le produit d'une éducation élitiste et bourgeoise. Il aimait prévoir les choses longtemps à l'avance, organiser sa vie sur le long terme, s'accrocher à des projets d'avenir.

Dans son entourage, ses parents et ses amis n'avaient pas été longs à le mettre en garde, lui faisant comprendre que Nikki n'était pas une fille pour lui. Mais Sebastian s'était entêté. Une force irrésistible les attirait l'un vers l'autre. Tous les deux s'étaient laissé griser par le mythe naïf et populaire voulant que « les contraires s'attirent ».

Ils avaient cru en leur chance, s'étaient mariés sur un coup de tête et Nikki était tombée enceinte dans la foulée, donnant naissance à des jumeaux : Camille et Jeremy. Après une jeunesse chaotique, Nikki était en quête de stabilité et de maternité. Lui, engoncé dans une éducation conservatrice, avait pensé trouver dans cette relation une

échappatoire à la morgue pesante de sa famille. Chacun avait vécu cet amour comme un défi, avec l'ivresse de transgresser un interdit. Mais le retour de balancier avait été brutal. Les différences qui, dans les premiers temps, avaient pimenté leur existence étaient rapidement devenues des motifs d'agacement puis de disputes incessantes.

Même après la naissance des jumeaux, ils n'avaient pas réussi à s'accorder sur un socle de valeurs qui leur auraient permis d'avancer dans la vie. La nécessité de fixer des principes pour élever leurs enfants avait au contraire exacerbé les conflits. Nikki concevait l'éducation sur un mode privilégiant la liberté et l'autonomie. Sebastian ne l'avait pas suivie sur ce chemin qu'il jugeait dangereux. Il avait cherché à la convaincre que seules des règles strictes structuraient la personnalité d'un enfant. Mais leurs points de vue étaient devenus inconciliables et chacun avait campé sur ses positions. C'était ainsi. On ne peut pas changer les gens. On ne peut pas éradiquer les fondements d'une personnalité.

Ils avaient fini par se séparer à la suite d'un épisode pénible que Sebastian avait vécu comme une trahison. Nikki avait franchi la limite de ce qu'il était capable d'endurer. Si les événements l'avaient dévasté, ils avaient été le signal impérieux lui ordonnant de mettre fin à ce mariage qui n'avait plus de sens.

Pour sauver ses enfants de ce naufrage et en obtenir la garde, Sebastian avait engagé un spécialiste du divorce et du droit de la famille. Un ténor du barreau qui s'était employé à traîner Nikki plus bas que terre pour l'obliger à renoncer à l'essentiel de ses droits parentaux. Mais les choses s'étaient révélées plus difficiles que prévu. Sebastian avait finalement proposé un accord particulier à sa future ex-femme : il lui abandonnait la garde quasi exclusive de Jeremy en échange de celle de Camille.

Pour ne pas risquer de tout perdre en s'engageant dans une bataille juridique, elle avait accepté ce partage.

Depuis sept ans, Camille et Jeremy vivaient donc dans deux maisons distinctes sous la responsabilité de deux adultes qui leur avaient prodigué une éducation diamétralement opposée. La fréquence des visites à l'« autre parent » était faible et strictement encadrée. Camille ne voyait sa mère qu'un dimanche sur deux pendant que Sebastian recevait Jeremy.

Si son mariage avec Nikki avait tenu de la descente aux enfers, cette période était depuis longtemps révolue. Au fil des années, Sebastian avait remis de l'ordre dans sa vie. Désormais, Nikki n'était plus qu'un lointain souvenir. Il n'avait que de rares échos de sa vie par l'intermédiaire de Camille. Sa carrière de mannequin n'avait pas décollé ; sa carrière d'actrice n'avait jamais débuté. Aux dernières nouvelles, elle avait abandonné les séances photo, les castings et ses rêves de théâtre pour se reconvertir dans la peinture. Ses toiles étaient certes parfois exposées dans des galeries secondaires de Brooklyn, mais sa renommée restait très confidentielle. Quant aux hommes, ils défilaient dans sa vie. Jamais les mêmes, jamais les bons. Elle semblait avoir un talent particulier pour attirer ceux qui la feraient souffrir, qui devineraient sa faille, sa fragilité, et essaieraient d'en tirer parti. Avec l'âge, toutefois, elle semblait vouloir stabiliser sa vie sentimentale. Aux dires de Camille, elle avait depuis quelques mois une liaison avec un flic de la NYPD. Un homme de dix ans son cadet, évidemment. Rien n'était jamais simple avec Nikki.

La sonnerie du téléphone sortit Sebastian de sa rêverie. Il regarda son cellulaire et écarquilla les yeux. Par un effet troublant de synchronicité, l'intitulé « NIKKI NIKOVSKI » s'afficha à l'écran.

Il eut un mouvement de recul. Ses contacts avec son ex-femme étaient devenus presque inexistantes. La première année qui avait suivi le divorce, ils s'apercevaient au moment de l'« échange », mais leur relation se limitait aujourd'hui à quelques SMS informatifs pour coordonner les visites bimensuelles des deux enfants. Si Nikki prenait la peine de l'appeler, c'est qu'il s'était passé quelque chose de grave.

Camille... pensa-t-il en décrochant.

– Nikki ?

– Bonjour, Sebastian.

Il sentit immédiatement l'inquiétude dans sa voix.

– Tu as un problème ?

– C'est Jeremy. Tu... tu as eu des nouvelles de ton fils, ces derniers jours ?

– Non, pourquoi ?

– Je commence à être inquiète. Je ne sais pas où il est.

– Comment ça ?

– Il n'est pas allé au lycée. Ni hier ni aujourd'hui. Son portable ne répond pas et il n'a pas dormi à la maison depuis...

– Tu plaisantes ! la coupa-t-il. Il a découché ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait anticipé sa colère, ses reproches.

– Ça fait trois nuits qu'il n'est pas rentré, finit-elle par avouer.

La respiration de Sebastian s'arrêta net. Sa main se crispa autour du portable.

– Tu as prévenu la police ?

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

– Pourquoi ?

– Viens, je t'expliquerai.

– J'arrive, dit-il en raccrochant.